

SCÈNES

Miet Warlop à Avignon : à bout de souffle

L'artiste flamande présente « One Song » dans le cadre de la série « Histoire(s) du théâtre » lancée par Milo Rau. Une performance sportivo-musicale époustouflante.



JEAN-MARIE WYNANTS
ENVOYÉ SPÉCIAL À AVIGNON

Il court, il court sur son tapis roulant. Il court et il chante : « Knock knock / Who's there ? / It's your grief from the past » (Toc, toc, Qui est là ? C'est ton chagrin passé...)

Une chanson, une seule, répétée encore et encore jusqu'à l'épuisement. Tel est le matériau de base de *One Song*, performance avec laquelle l'équipe de Miet Warlop a tétanisé et mis K.O. le public du Festival d'Avignon. Un K.O. puissant mais bienfaisant, une déflagration sonore et visuelle qui laisse les spectateurs groggy tout en les faisant bondir de leur siège pour applaudir à tout rompre.

En créant le quatrième épisode de *Histoire(s) du théâtre*, projet mis sur pied par Milo Rau, Miet Warlop reprend le flambeau des mains de Milo Rau, Faustin Linyekula et Angélica Lidell qui, chacun, ont raconté à travers un spectacle leur histoire du théâtre, leur histoire avec le théâtre. On ne s'étonne donc pas de retrouver ça et là, dans cette nouvelle création, des bribes ou des résidus de spectacles précédents tels que *Ghost Writer and The Broken Hand Break*, *Fruits of Labor* et surtout *Sportband/Afgetrainde Klancken* créé en 2005 en hommage Jasper, le frère décédé de l'artiste. Dix-sept ans plus tard, *One Song* nous dit que le chagrin est toujours là mais aussi qu'en le portant ensemble, il se transforme, passe de la sphère intime à l'universel et nous permet d'aller ensemble jusqu'au bout de ce qui est humainement possible.

La performance physique est hallucinante, le volume sonore de plus en plus puissant

Mais il nous dit aussi que la chose n'est pas vécue par tous de la même façon. Dans la vie comme sur le plateau, il y a ceux qui prennent les choses en main, qui avancent coûte que coûte, franchissent les obstacles, transcendent la douleur de l'effort pour continuer à porter ensemble un chant qui unit et rassemble. Puis il y a ceux qui les encouragent tant que l'action leur convient et les huent dès que celle-ci ne correspond plus à ce qu'ils attendent, celle qui regarde l'action de loin et la commente sans se soucier qu'on comprenne ce qu'elle raconte et enfin le soutien indéfectible qui, sans faire partie du groupe, se donne corps et âme dans l'indifférence générale.

Sur le plateau, un gradin face au public, des instruments de gymnastique

Une incroyable équipe de « performers » ajoutant la difficulté sportive à leur prestation musicale.

© CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON.

et d'autres de musique. Sur les gradins, la commentatrice et les fans excités attendent l'entrée en piste des cinq musiciens s'échauffant comme des sportifs sur le bord de la piste. On comprend rapidement pourquoi : chaque instrument correspond en effet à un défi sportif. La violoniste jouera durant une heure en équilibre sur une poutre. Le contrebassiste, couché sur le dos et coiffé d'un casque de boxeur, multiplie les abdos pour pincer les cordes de son instrument. Le claviériste doit bondir et rebondir sans fin sur un petit tremplin pour atteindre son instrument juché au sommet d'un espalier. Le batteur court d'un côté à l'autre du plateau où sont disséminés ses tambours, grosse caisse et cymbales. Quant au chanteur, c'est sur un tapis roulant qu'il marche puis court de plus en plus vite sans jamais cesser de chanter.

Le mythe de Sisyphe

La performance physique est hallucinante, le volume sonore de plus en plus puissant. A l'avant-scène un métronome donne le rythme et cristallise les divergences de vue : l'un n'a de cesse de le ralentir tandis que d'autres au contraire veulent aller toujours plus vite. On est fasciné par cette version sportivo-musicale du mythe de Sisyphe matiné de *On achève bien les chevaux*. Au point de mettre un certain temps à réaliser qu'à côté du quintet de musiciens, un grand gaillard moustachu en costume de pom pom girl, après nous avoir fait rire, s'avère au moins aussi endurant que les athlètes. Mais si ceux-ci sont au centre de l'attention, lui, par contre, n'est ni hué, ni applaudi par les fans, ni interpellé par la commentatrice, ni inclus dans le groupe par les musiciens.

Il est pourtant bien celui qui continuera à tracer sa route jusqu'à l'effondrement de tous les autres, ne ménageant jamais sa peine pour les soutenir et les encourager à travers sa course sans fin, sa danse de derviche tourneur, les mots qu'il psalmodie et ceux qu'il aligne un peu partout sur le plateau sous forme de grandes plaques blanches... Et si c'était cela l'histoire du théâtre ?

Jusqu'au 14 juillet à la Cour du Lycée Saint-Joseph à Avignon, www.festival-avignon.com. Du 4 au 7 octobre au NT Gent Schouwburg, le 18 novembre au Lieiheater de Deinze, le 26 novembre au CC Strombeek, le 22 mars à Turnhout et les 24 et 25 mars à deSingel à Anvers.

MUSIQUE

Squidji, de l'A.M.O.U.R en musique

Une musique sans frontières et un romantisme exacerbé : voilà la poésie que nous offre Squidji. Avec la sortie de son single « Violence », l'été promet d'être riche en sentiments.

PORTRAIT

LISON MARSIN (ST.)

Avec trois albums, deux EP et un projet sous le bras, Squidji a toutes les cartes en main pour faire chavirer les cœurs. De la paix mais surtout de l'amour, ce sont les clés de son inspiration au quotidien. « Je veux de l'amour, faites-vous tous un câlin », disait-il sur la scène « Konbini Forcing Club » des Ardentes ce samedi 9 juillet. Le chanteur atteint le million d'auditeurs par mois sur toutes ses plateformes et son tout nouveau single *Violence* frappe déjà très fort. Les Ardentes ont pu le découvrir pour la toute première fois le week-end dernier. Verdict : le public semble conquis. L'été sera placé sous le signe de l'amour avec un grand A. Le Crooner Boy est un artiste prometteur. Les amateurs de rap ne passeront pas leur chemin. Pour les plus réticents, l'expérience risque d'être surprenante.

Un parcours semé d'ocytocine

C'est dans le XV^e arrondissement de Paris que grandit Squidji, de son vrai nom Frédéric. Congolais d'origine, la musique a toujours fait partie intégrante de sa vie. Son père, pratiquant, lui faisait écouter beaucoup de gospel, mais aussi de la rumba et des chansons congolaises. Ses racines ont eu une influence déterminante sur sa musique. Et ça s'entend. L'artiste ne lésine pas sur le mélange des genres. Le titre *NOUS* démarre avec des chœurs. *A.M.O.U.R* propose des suites plus calmes au piano. *CICATRICES*, avec Lous and the Yakuza en porte-parole féminine, dédie ses mots aux femmes victimes d'agressions. Les ballades profondes et romantiques, c'est le domaine de prédilection de Squidji. Sa musique est un long poème d'amour moderne qui aborde les sentiments d'une génération entière. Le chanteur en a sous le capot et il compte bien le montrer.

Trap et d'eau fraîche est un EP de trap, comme son nom l'indique. L'ambiance y est plus rude, plus turbulente. Le rappeur parisien est tout terrain. « Je ne veux pas être dans une case, je

veux juste qu'on pense de moi que je fais de la musique », confie-t-il. « Je peux ramener de la pop, comme du R'n'B, du jersey... Je veux que mon public sache que je peux tout faire. » Jusque maintenant, l'artiste tient sa promesse. Chaque album a un univers différent à proposer.

La musique comme thérapie

De la musique, Squidji en fait depuis 2015. Porté par les influences de PartyNextDoor et de Drake, il se lance. Il n'avait alors que 16 ans quand il a commencé à partager ses créations sur la plateforme SoundCloud. Groupie a été un des premiers morceaux à faire le

2015

De la musique, Squidji en fait depuis 2015. Porté par les influences de PartyNextDoor et Drake, il n'avait que 16 ans quand il a commencé à partager ses créations sur la plateforme SoundCloud. Groupie a été un des premiers morceaux à faire le plus d'écoutes.

plus d'écoutes. Et c'est finalement son single *Doudou*, sorti en 2018, qui l'a propulsé en dehors de sa chambre d'adolescent. Le rappeur y est allé crescendo : après SoundCloud, il s'est dirigé vers YouTube, avant de viser Spotify et Apple Music. C'était aussi l'époque où il se cherchait un nom. Une nuit, sur le chemin de la ligne 4 à Paris, un SDF répétait sans cesse « Squidji, Squidji ». Aujourd'hui, c'est une fosse entière qui crie son nom.

Force est de constater l'énergie que dégage Squidji. Le public connaît déjà bien la chanson. Et pourtant, le chanteur n'a signé son contrat qu'en 2020. La pandémie de covid étant passée par là, ce n'est qu'en 2021 qu'il a réellement pu se familiariser avec le milieu de la scène. En moins de deux ans, tout est allé très vite. 2022 est l'année qui aura vu le plus de concerts. « Je suis super stressé », lâche-t-il peu avant son concert. « Mais ça ira », continue-t-il. « La musique, c'est mon exutoire, c'est comme un journal intime où tu dis ce que tu ressens, et le fait qu'il y ait des gens qui partagent ça, ça me donne encore plus envie de continuer. »

Le phénomène Squidji a encore de beaux jours devant lui. Un EP est à venir pour la fin de l'été. « Ce sera le même délire que *Paradis Bleu*, mais plus gentil », dévoile-t-il. Si l'artiste garde son projet encore au chaud pendant quelque temps, il dit préparer une tournée après la sortie de l'EP. Il faudra rester à l'écoute.



Squidji, la nouvelle idole du rap français. © ALYAS.